

Démythologiser la science

« L'empêchement dernier à la restructuration de la société n'est ni le manque d'informations sur les limites nécessaires, ni le manque d'hommes résolus à les accepter si elles deviennent inévitables, c'est le pouvoir de la mythologie politique. » (p 146)

1) A l'origine de cette colonisation

L'illusion originale

« Entre le haut Moyen-Âge et le Siècle des Lumières, en Occident, plus d'un authentique humaniste s'est fourvoyé dans le rêve alchimique. L'illusion consistait à croire que la machine était un homme artificiel qui remplacerait l'esclave. » (p 42)

Fondements du paradigme technique

« L'idéologie de l'organisation industrielle de l'outillage et de l'organisation capitaliste de l'économie vit le jour plusieurs siècles avant ce qu'il est convenu d'appeler la Révolution industrielle. Dès l'époque de Bacon, les Européens commencèrent à effectuer des opérations relevant d'un nouvel état d'esprit : gagner du temps, rétrécir l'espace, accroître l'énergie, multiplier les biens, jeter par-dessus bord les normes naturelles, prolonger la durée de la vie, remplacer les organismes vivants par des mécanismes qui les stimulent ou amplifient une fonction particulière. De tels impératifs sont devenus les dogmes de la science et de la technique dans nos sociétés, ils n'ont valeur d'axiomes que parce qu'ils ne sont pas soumis à l'analyse. » (p 56-57)

Processus de rationalisation homme-machine

« Bientôt on commença à considérer ouvertement l'homme comme une source d'énergie. On chercha à mesurer la prestation quotidienne maximale que l'on pouvait attendre d'un homme, puis à comparer le coût de l'entretien et la puissance de l'homme avec ceux du cheval. L'homme fut redéfini comme source d'énergie mécanique. On remarqua que les galériens n'étaient pas très efficaces puisqu'ils restaient liés au mouvement singulier de la rame. En revanche, les prisonniers condamnés au supplice de l'écreuil, encore utilisé au XIX^{ème} siècle dans les prisons anglaises, fournissaient une puissance rotative capable d'alimenter n'importe quelle nouvelle machine. » (p 56)

Mythe : « le savoir n'est que scientifique »

« Par-dessus tout, le débat politique est gelé par une tromperie concernant la science. [...] »

Cette perversion de la science est fondée sur la croyance en deux espèces de savoir : celui, inférieur, de l'individu, et le savoir, supérieur, de la science. Le premier savoir serait du domaine de l'opinion, l'expression d'une subjectivité, et le progrès n'en aurait rien à faire. Le second serait objectif, défini par la science et répandu par des porte-parole experts. Ce savoir objectif est considéré comme un bien qui peut être stocké et constamment amélioré. C'est une ressource stratégique, un capital, la plus précieuse des matières premières, l'élément-base de ce qu'on s'est mis à appeler la prise de décision, celle-ci étant à son tour conçue comme un processus impersonnel et technique. Sous le nouveau règne de l'ordinateur et de la dynamique de groupe, le citoyen abdique tout pouvoir en faveur de l'expert, seul compétent. » (p 124)

2) Conséquences sur notre imaginaire

Comme « le savoir n'est que scientifique », notre responsabilité politique est confiée aux experts

« Intoxiqués par la croyance en un meilleur avenir, les individus cessent de se fier à leur propre jugement et demandent qu'on leur dise la vérité sur ce qu'ils « savent ». Intoxiqués par la croyance en une meilleure prise des décisions, ils ont du mal à décider tout seuls et bientôt perdent confiance dans leur propre pouvoir de le faire. L'impuissance croissante de l'individu à prendre seul des décisions affecte la structure même de son attente. Autrefois les hommes se disputaient une rareté bien concrète, à présent ils réclament un mécanisme distributeur pour combler un manque illusoire. [...] Les individus, qui ont désappris à reconnaître leurs propres besoins, comme à réclamer leurs propres droits, deviennent les proies de la méga-machine qui définit à leur place leurs manques et leurs revendications. La personne ne peut plus de soi contribuer au renouvellement continu de la vie sociale. L'homme en vient à se méfier de la parole, il s'accroche à un savoir supposé. Le vote remplace la palabre ; l'isoloir, la terrasse de café. Le citoyen s'assoit en face de l'écran et se tait. » (p 126)

« Nourrie du mythe de la science, la société abandonne même aux experts le soin de fixer les limites de la croissance. Or une telle délégation de pouvoir détruit le fonctionnement politique ; à la parole comme mesure de toutes choses, elle substitue l'obéissance à un mythe et finalement légitime en quelque sorte les expériences conduites sur des hommes. L'expert ne représente pas le citoyen, il fait partie d'une élite dont l'autorité se fonde sur la possession exclusive d'un savoir non communicable ; mais en fait ce savoir ne lui confère aucune aptitude particulière à définir les bornes de l'équilibre de la vie. L'expert ne pourra jamais dire où se situe le seuil de la tolérance humaine. C'est la personne qui le détermine, en communauté ; nul ne peut abdiquer ce droit. » (p 127)

« Certes des opérations scientifiques de mesure peuvent indiquer qu'un certain type de comportement menace un équilibre vital majeur. Mais seule une majorité d'hommes de jugement, qui connaissent la complexité des réalités quotidiennes et qui en tiennent compte dans leurs agissements, peuvent trouver comment limiter les fins que se donnent la société et les individus. La science peut mettre en lumière les dimensions du royaume de l'homme dans le cosmos. Mais il faut une communauté politique d'hommes conscients de la force de leur raison, du poids de leur parole, du sérieux de leurs actes pour choisir, librement, l'austérité qui garantira leur propre vitalité. » (p 128)

« Ce qui est nouveau est toujours mieux » : frustration et polarisation sociale

« En tout état de cause, l'innovation périodique nourrit la croyance qui l'a engendrée, l'illusion que ce qui est nouveau est mieux. Cette croyance est devenue partie intégrante de la mentalité moderne. On oublie seulement que toutes les fois qu'une société industrielle se nourrit de cette illusion, chaque nouvelle unité lancée sur le marché crée plus de besoins qu'elle n'en comble. Si ce qui est nouveau est mieux, ce qui est vieux n'est pas si bon ; le lot de l'humanité, dans son écrasante majorité, est alors bien mauvais. Le nouveau modèle produit une nouvelle pauvreté. Le consommateur, l'usager, ressent durement la distance entre ce qu'il a et ce qu'il serait mieux d'avoir. Il mesure la valeur d'un produit à sa nouveauté, et se prête à une éducation permanente, en vue de la consommation et de l'usage de l'innovation. Rien n'échappe à l'usure, pas même les concepts. La logique du « toujours mieux » remplace celle du bien comme élément structurant de l'action. » (p 108)

« L'usure [...] oblige le consommateur à se détacher continuellement de ce qu'il a été forcé de désirer, de payer et d'installer dans son existence. La nécessité artificielle et l'usure planifiée sont deux dimensions distinctes de la surefficiency, qui étaient une société où la hiérarchie sédimente le privilège. (p 109)

« Les individus, mais aussi les pays, se classent socialement selon l'ancienneté de leur stock d'outils et de biens. Certains, le petit nombre, peuvent se payer le luxe d'avoir toujours le dernier modèle, les autres se servent encore de voitures, de machines à laver et de postes de radio qui ont cinq ou quinze ans d'âge ; [...] Le niveau d'usure de leur consommation indique exactement où ils se placent dans l'échelle sociale. » (p 109)

L'homme industrialisé, le monopole radical généralisé

« Ce monopole qu'exerce un seul mode de production sur toutes les relations productives est plus insidieux et plus dangereux que la concurrence entre firmes, mais il est moins visible. Il est facile de connaître le gagnant dans la concurrence de surface : c'est l'usine qui utilise le capital de façon intensive, l'affaire la mieux organisée, la branche industrielle la plus esclavagiste et la mieux protégée, l'entreprise qui gaspille avec la plus grande discrétion ou celle qui fabrique le plus d'armements. [...] Mais ce jeu mortel entre titans détourne l'attention de sa propre fonction rituelle. À mesure que s'étend le champ de concurrence, une même structure industrielle se développe à travers le monde et polarise la société. Le mode industriel de production établit sa domination non seulement sur les ressources et l'outillage, mais aussi sur l'imagination et les désirs d'un nombre croissant d'individus. C'est le monopole radical généralisé, non plus celui d'une branche d'industrie, mais celui du mode industriel de production. L'homme lui-même est industrialisé en quelque sorte. » (p 130)

Industrialisme du langage, langage de l'industrialisme

« Étendue au monde entier, cette industrialisation de l'homme entraîne la dégradation de tous les langages et il devient très difficile de trouver les mots qui parleraient d'un monde opposé à celui qui les a engendrés. Le langage reflète le monopole que le mode industriel de production exerce sur la perception et la motivation. Dans les nations industrielles, quand l'homme parle de ses œuvres, les mots qu'il emploie désignent les produits de l'industrie. Le langage refléchet la matérialisation de la conscience. [...] On a du travail ou de la santé comme on a du plaisir. [...] Soumis au monopole d'un seul mode de production, l'usager a perdu tout sens de la pluralité des styles d'avoir. [...] À l'insistance sur le droit d'agir, on substitue l'insistance sur le droit d'avoir. Dans le premier cas, le sujet est acteur, dans le second, usager. » (p 131)

3) Déconstruire notre imaginaire industrialisé, verbaliser notre imaginaire convivial

« Nous sommes tous fils de notre temps et nous avons la plus grande peine à imaginer un type de production post-industriel et pourtant humain. » (p 60)

Remettre l'expert et sa science à leur place

« Les règles du sens commun qui permettaient aux hommes de conjuguer et de partager leurs expériences sont détruites. Le consommateur-usager a besoin de sa dose de savoir garanti, soigneusement conditionné. [...] Il se contente d'avoir accès au même robinet de savoir que son supérieur, plutôt que de chercher à instaurer l'égalité des conditions qui donneraient à sa parole le même poids qu'à celle du patron. La dépendance, partout acceptée comme allant de soi, à l'égard du savoir hautement qualifié produit par la science, la technique et la politique, érode la confiance traditionnelle dans la véracité du témoin et vide de leur sens les principales manières dont les hommes peuvent échanger leurs propres certitudes. Jusque devant les tribunaux, l'expertise rivalise de poids avec les témoignages. L'expert est quasiment admis comme témoin patenté, on oublie que sa déposition ne représente que l'ouï-dire, l'opinion d'une profession. Sociologues et psychiatres accordent ou refusent le droit à la parole, à une parole audible. En mettant sa foi dans l'expert, l'homme se dépouille de sa compétence juridique d'abord, politique ensuite. Leur confiance dans la toute-puissance de la science incite les gouvernements et leurs administrés à se bercer de l'illusion d'éliminer les conflits suscités par une évidente raréfaction de l'eau, de l'air ou de l'énergie, à croire aveuglément aux oracles des experts qui promettent des miracles multiplicateurs. » (p 126)

Faire fructifier l'invention scientifique dans la convivialité

« On a du mal à imaginer une société ou l'organisation industrielle serait équilibrée et compensée par des modes de production complémentaires, distincts et de haut rendement. Nous sommes tellement déformés par les habitudes industrielles que nous n'osons plus envisager le champ des possibles ; pour nous, renoncer à la production de masse, cela veut dire retourner aux chaînes du passé, ou reprendre l'utopie du bon sauvage. Si nous voulons élargir notre angle de vision aux dimensions du réel, il nous faut reconnaître qu'il existe non pas une façon d'utiliser les découvertes scientifiques, mais au moins deux, qui sont antinomiques. Il y a un usage de la découverte qui conduit à la spécialisation des tâches, à l'institutionnalisation des valeurs, à la centralisation du pouvoir. L'homme devient l'accessoire de la méga-machine, un rouage de la bureaucratie. Mais il existe une seconde façon de faire fructifier l'invention, qui accroît le pouvoir et le savoir de chacun, lui permet d'exercer sa créativité, à seule charge de ne pas empiéter sur ce même pouvoir chez autrui. » (p 12)

« La science et la technique étayent le mode industriel de production et imposent de ce fait la mise au rancart de tout outillage spécifiquement lié à un travail autonome et créateur. Un tel processus n'est pas contenu en germe dans les découvertes scientifiques, et ce n'est pas davantage la conséquence nécessaire de leur application. C'est le résultat d'un parti pris absolu en faveur du développement du mode industriel de production. [...] En fait, la recherche est presque totalement au service du développement industriel. Une technique avancée pourrait tout aussi bien réduire le poids du labeur et, de cent façons, servir l'expansion de l'œuvre de production personnelle. Sciences de la nature et sciences de l'homme pourraient servir à créer des outils, tracer leur cadre d'utilisation et forger leurs règles d'emploi de sorte que l'on atteigne à une incessante recreation de la personne, du groupe et du milieu, à un total déploiement de l'initiative et de l'imagination de chacun. » (p 61)

Convivialiser le langage

« Le code opératoire de l'outillage industriel s'engrène sur le parler quotidien. La parole de l'homme qui habite en poète est à peine tolérée, comme une protestation marginale, et tant qu'elle ne dérange pas la foule qui fait queue devant l'appareil distributeur des produits. Si nous n'accédons pas à un nouveau degré de conscience, qui nous permette de retrouver la fonction conviviale du langage, nous ne parviendrons jamais à inverser ce processus d'industrialisation de l'homme. Mais si chacun se sert du langage pour revendiquer son droit à l'action sociale plutôt qu'à la consommation, le langage deviendra le moyen de rendre sa transparence à la relation de l'homme avec l'outil. » (p 133)

Faire le choix d'une société conviviale

« Le monde actuel est divisé en deux : il y a ceux qui n'ont pas assez et ceux qui ont trop ; ceux que les voitures chassent de la route et ceux qui conduisent ces voitures. Les pauvres sont frustrés et les riches toujours insatisfaits. Une société équipée du roulement à billes et qui irait au rythme de l'homme serait incomparablement plus efficace que toutes les sociétés rugueuses du passé, et incomparablement plus autonome que les sociétés programmées du présent. Nous voici à l'âge des hommes-machines, incapables d'envisager, dans sa richesse et dans sa concrétude, le rayon d'action offert par des outils modernes maintenus dans certaines limites. Dans l'esprit de ces hommes, nulle place n'est réservée au saut qualitatif qu'impliquerait une économie en équilibre stable avec le monde qu'elle habite. Dans leur cervelle, nulle case ne s'offre pour une société libérée des horaires et des traitements que lui impose la croissance de l'outillage. L'homme-machine ne connaît pas la joie placée à portée de main, dans une pauvreté voulue ; il ne sait pas la sobre ivresse de la vie. Une société où chacun saurait ce qui est assez serait peut-être une société pauvre, elle serait sûrement riche de surprises et libre. » (p 33)